PQ
2474
.Z5R6
1907

U d'/of OTTAWA
39003003935896

A M. Daniel de Venanc[...]
Hommage confraternel
Firmin Roz.

664-1a-181

# ALFRED DE VIGNY

A LA MÉMOIRE DE MON PÈRE
LE NOBLE ET VAILLANT OFFICIER DONT LA VIE ET LA MORT
LÉGUÈRENT A MON ADMIRATION ET A MON RESPECT
L'EXEMPLE DE L'HÉROÏSME SILENCIEUX
JE DÉDIE CET ÉLOGE
DE SES LIVRES PRÉFÉRÉS

# ALFRED DE VIGNY

L'œuvre d'Alfred de Vigny, même pour ses lecteurs les plus intimes, reste distante et secrète. Comme l'homme lui-même, elle ne se livre pas. Mais elle attire et retient. Née en plein épanouissement romantique, — puisqu'elle parut entre 1822 et 1835, — elle a ce singulier prestige de s'imposer par sa signification autant que par sa beauté. La publication posthume des « Destinées » et du « Journal » en accentua encore le caractère philosophique. Nous sommes tentés dès lors de descendre dans cette pensée où s'approfondissent les sentiments du poète. Nous voulons comprendre en même temps qu'admirer. L'âme nous intéresse autant que l'œuvre. Et d'ailleurs, elle nous l'explique. C'est son aptitude à méditer qui étend l'inspiration au delà des limites ordinaires du lyrisme, et, en l'élevant jusqu'à l'expression impersonnelle, fait ainsi l'originalité des « Poèmes » parmi les productions contemporaines.

Insensiblement, la méditation détache l'âme du réel et en amplifie les tristesses. Nous voyons naître le désenchantement et ce pessimisme dont la rigueur implacable ferait paraître ingénue la mélancolie romantique. Le poète, alors, cherche une retraite dans le silence et y abrite sa dignité taciturne, que redressent la religion de l'Honneur et le stoïcisme. Mais de ce désert même jaillissent de nouvelles sources d'inspiration, et au désespoir des « Destinées » se mêle le chant de la pitié et de l'amour, jusqu'à ce qu'enfin la Pensée, maîtresse d'elle-même et de la vie qu'elle a conduite, s'affirme victorieusement dans le culte de l'Idée et la religion de l'Esprit pur.

# I

Le Romantisme ne désignait encore que des aspirations nouvelles, mais assez confuses, lorsque parurent, en 1820 et 1822, les deux petits recueils intitulés l'un *Méditations* et l'autre *Poèmes*. Le premier transporta toutes les âmes ; le second passa presque inaperçu. Personne sans doute ne se fût avisé de rapprocher les deux œuvres où s'annonçait toute la poésie nouvelle, celle qui allait emplir un demi-siècle, et dont le futur chef, plus jeune de quelques années, ne s'élevait guère, dans ses brillants essais, au-dessus des exercices d'école.

Alfred de Vigny pourtant était aussi près de ses contemporains que Lamartine. Si même les destinées eussent voulu préparer un poète au Romantisme, elles n'auraient pu disposer les circonstances plus favorablement qu'elles ne le firent autour de ce jeune officier rêveur, épris à la fois de contemplation et d'action, enthousiasmé par la gloire des armes au moment même où l'ère en était close, exalté par la poésie des batailles, et tombé du merveilleux de l'épopée napoléonienne dans la banalité d'une vie de garnison.

Il résume en lui toute la crise d'où est sorti le Romantisme : l'isolement de l'individu, privé de ses appuis séculaires et désemparé de se trouver libre; la déception des âmes qu'un immense espoir a soulevées et que le démenti des faits jette brutalement loin de leur idéal. Le jeune homme entra dans la vie, solitaire et désenchanté : c'était bien le sentiment universel, le mal du siècle, ce tourment fait d'aspirations impuissantes, de doute et de foi, de mélancolie et de révolte. L'humanité, réveillée de ses rêves et détachée de la terre par des orages sans exemple, lève ses regards inquiets vers le ciel. L'optimisme de l'âge précédent fait place à la tristesse ; l'impiété satisfaite, au tourment religieux. Mais, tandis que ces dispositions éminemment favorables à la poésie, se manifestent avec complaisance dans le lyrisme lamartinien, elles se cachent sous l'allégorie des « Poèmes Judaïques, Antiques et Modernes. » Et tout d'abord, les contemporains ne les y reconnurent pas.

Le poète, il est vrai, ne donnait que ses premières esquisses. Pendant quatre ans, des publications successives s'y ajoutèrent ; et en 1826 seulement, le recueil des *Poèmes antiques et modernes* fut constitué à peu près tel que nous l'avons aujourd'hui. Mais même alors, le Romantisme n'y éclate pas, n'en déborde point en une de ces nappes limpides et sonores où les lecteurs du temps aimaient se

désaltérer. Il y est pourtant, dans tout ce qu'il a d'essentiel, et de plus original, et de plus fécond.

La mélancolie de l'inspiration, d'abord : et non seulement celle qui exprime, suivant la définition même que donnait Vigny du Romantisme, le sentiment produit dans l'âme « par les aspects de la nature et des grandes ruines, par la majesté des horizons et les bruits indéfinissables des belles solitudes » (1) ; mais celle qui s'approfondit et s'amplifie à la mesure des plus vastes horizons de la vie morale et de ses solitudes infinies. L'amour n'apparaît que comme un abandon ou une trahison. Symétha part joyeusement vers son île natale ; elle ne se soucie pas de celui qu'elle délaisse et qui adresse au navire une plainte si douloureuse : penchée à la poupe, elle ne voit que sa propre image et lui sourit et lui jette des fleurs. Le Somnambule livre son secret dans son délire et révèle son infidélité en frappant l'épouse fidèle : comme elle était seule à ses côtés, et qu'il était loin d'elle ! Dolorida empoisonne l'amant perfide dont elle aime mieux l'amour que la vie. Toutes les images de la destinée sont tristes dans ces poèmes, tristes comme l'âme romantique : elles en figurent les déceptions et le désenchantement. Quelle est cette prison où un captif mystérieux se lamente d'avoir vieilli derrière son masque de fer,

(1) Discours de réception à l'Académie française.

et, déshabitué de la voix humaine, ne veut plus écouter et ne veux plus entendre de paroles d'espoir ? Le Trappiste conclut à l'inutilité du sacrifice :

> Hommes toujours déçus, j'en appelle à vous tous...
> Amis, frères, amants, qui vous a donc appris
> Qu'un dévouement jamais dût recevoir son prix ?

Le doute monte plus haut encore dans *Le Déluge* et *La Fille de Jephté* : il va jusqu'au ciel où nous cherchons le secret des desseins de Dieu et le sens de ce mystère impénétrable que notre ignorance appelle la Fatalité.

Mais nulle part il n'y a plus de tristesse que dans les deux œuvres capitales de cette période : *Moïse* et *Eloa*. Moïse, c'est la solitude du génie. Le législateur des Hébreux a guidé son peuple ; il touche maintenant à son heure dernière et, face à face avec Dieu, résigne aux pieds du Tout-Puissant son accablante grandeur. Elle a élargi le vide autour de lui ; et maintenant, sa mission terminée, il est triste, il est las, il voudrait n'avoir été qu'un homme comme les autres, il demande à dormir du sommeil de la terre. Cette plainte sublime, par laquelle le poète a voulu ouvrir le recueil des *Poèmes antiques et modernes* les domine tous, sans doute par ce qu'elle en exprime le sentiment le plus fort et en quelque sorte le thème fondamental. Et comme si toutes les supériorités portaient en elles-mêmes leur condamnation, l'inno-

cence et la pitié ne sont pas vouées à moins de souffrances que le génie. Eloa se perd sans sauver celui qui l'entraîne, ce Satan fatal et byronien, dont les images se multiplient dans notre littérature de 1830.

Ces premiers poèmes d'Alfred de Vigny ne se rattachent pas par leur seule inspiration au Romantisme : ils lui appartiennent aussi par les ressources toutes nouvelles de leur art. La vérité du décor, le pittoresque des époques et des lieux, ce goût de restitution qui devançait le sens historique, tout cela est singulièrement original quand sont imprimés pour la première fois *Moïse*, *La femme adultère*, *Le bain d'une dame romaine* et *Dolorida*. Quelle évocation du doux et splendide orient des Ecritures, ce tableau de la Palestine tel qu'il se déroule aux yeux de Moïse :

> Il voit d'abord Phasga, que des figuiers entourent...
> Vers le midi, Juda grand et stérile étale
> Ses sables où s'endort la mer occidentale ;
> Plus loin, dans un vallon que le soir a pâli,
> Couronné d'oliviers se montre Nephtali ;
> Dans des plaines de fleurs magnifiques et calmes,
> Jéricho s'aperçoit : c'est la ville des palmes...

La musique même des mots concourt à l'harmonie du paysage, large, pur, embaumé comme un soir

de Judée. Et toute la volupté de ces soirs tremble dans l'appel de la Femme adultère :

> Mon lit est parfumé d'aloès et de myrrhe ;
> L'odorant cinnamome et le nard de Palmyre
> Ont chez moi de l'Egypte embaumé les tapis.

L'Espagne apparaît entre certains vers de *Dolorida* et du *Trappiste*, et la vision nocturne de *Paris* a toute l'intensité d'un décor moderne.

Mais cette nouveauté, qui nous fait aujourd'hui admirer en Vigny un initiateur et un précurseur, ne frappa point d'abord ses contemporains. Ils ne virent en lui qu'un poète élégant et raffiné. Ils ne devinèrent pas plus, sous ces formes impersonnelles, la violence du romantisme que la vigueur de la pensée. C'est pourtant à cette faculté de penser que ses sentiments doivent d'être projetés sur un plan plus vaste, dans le champ de la Légende et de l'Histoire, où ils cessent d'être individuels pour devenir humains. Ainsi agrandis, ils prennent une signification qui donne au sujet particulier du poème la transparence et l'universalité d'un symbole.

Dès 1822, avec *Moïse*, Alfred de Vigny atteignait la perfection. C'est un fait peut-être sans exemple qu'une telle maturité de génie dans une œuvre de jeunesse. Du premier coup l'idée et le sentiment confondus rencontraient une image dramatique et grande. Le poète des « Destinées » ne fera pas mieux.

Il s'en rend bien compte lui-même, quand il écrit en 1838 : « Aucun de mes poèmes n'a encore dit toute mon âme, mais il y en a un que je préfère aux autres, c'est *Moïse*. Je l'ai toujourss placé le premier... Ce grand nom ne sert que de masque à un homme de tous les temps et plus moderne qu'antique : l'homme de génie, las de son éternel veuvage et désespéré de voir sa solitude plus vaste et plus aride à mesure qu'il grandit. » (1)

(1) Lettres à une Puritaine, Revue de Paris, 15 août 1897, 15 sept.

## II

Ce fut l'histoire de Vigny. Il apportait en ce monde, comme tous ceux qui doivent y beaucoup souffrir, une fierté ombrageuse, une délicatesse toujours prête à s'offenser, une sensibilité trop prompte peut-être à se replier devant les nécessités de la vie ou ses exigences. Et c'est assez pour dire qu'il était né pessimiste ; car la vie n'épouvante de ses imperfections que les esprits capables d'en mesurer l'étendue, et elle ne nous obsède de ses douleurs que si notre pensée est indifférente aux « divertissements » où tant d'autres les oublient. En fin de compte, notre désespoir est toujours son œuvre et le résultat de ses froissements ou de ses rigueurs. Alfred de Vigny était voué à la déception, étant de ceux dont la supériorité est une source de disgrâces, parce qu'elle les élève au dessus des autres sans leur donner les moyens de s'imposer à eux. Ils ne sont pas nés pour dominer. Insensiblement, ils se retireront d'un monde où ils ne se sentent pas à la seule place qui leur convienne, c'est-à-dire à la première.

La solitude avait commencé au collège, quand les

robustes gamins s'approchaient du garçonnet débile, lui disaient : « Tu es noble, toi ! » et le battaient. Officier, Alfred de Vigny se trouva perdu dans son inaction. Ses camarades s'accommodaient d'une existence dont le contraste du rêve ne ravalait pas le prix ; la vie de garnison anéantissait assez doucement leurs jours. L'auteur de *Moïse* et d'*Eloa* découvrait, déçu comme d'une trahison, l'irréalité de ses songes de gloire et attendait en vain la faveur d'un grade au choix. Au dehors, dans le jeune Cénacle où il avait brillé d'une pure lumière, l'École s'organisait, les positions se dessinaient. Victor Hugo, son cadet de cinq années, devenait le chef. La douce vapeur d'encens qui était montée vers leurs deux noms unis se divisait maintenant : un léger nuage allait encore nimber la mélancolie distante du noble poète ; autour de son émule heureux une odorante colonne se mêlait, depuis le soir d'*Hernani*, à la fumée des batailles.

Survient la grande déception de 1830. Le poète romantique s'était complu à l'idée de sa mission sociale. Il acceptait la solitude du génie comme une rançon de sa grandeur et se comparait volontiers à Moïse « triste et seul dans sa gloire », mais qui a guidé son peuple vers la Terre Promise. L'illusion s'évanouissait maintenant. Devant les résultats de cette révolution bourgeoise, il fallait bien se rendre à l'évidence : ce n'était pas aux sons de la lyre qu'allait

s'édifier la cité des marchands et des « plaideurs d'affaires publiques ». La réalité a pris corps peu à peu devant cette imagination d'idéaliste qui se détournait d'elle. Morose, implacable, elle est là maintenant, résolue à faire entendre sa voix, la voix de l'expérience. Elle est là, sous la figure du Docteur noir, en face de Stello, c'est-à-dire du rêve, du sentiment, de la poésie. « Le Docteur noir, c'est la vie. Ce que la vie a de réel, de triste, de désespérant doit être représenté par lui et par ses paroles, et toujours le malade doit être supérieur à sa triste raison de tout ce qu'a la poésie de supérieur à la réalité douloureuse qui nous enserre ; mais cette raison selon la vie doit toujours réduire le sentiment au silence, et le silence sera la meilleure critique de la vie » (1). Stello se tait, mais il a conscience d'être contraint par une force obscure, et tout bas il gronde contre la destinée.

C'est dans ces dispositions qu'Alfred de Vigny écrit ses trois grandes œuvres en prose, celles qu'il appelait ses « Satires sombres » : *Cinq-Mars, Stello, Servitude et Grandeur militaires*. Il se plaisait à y voir « les chants d'une sorte de poème épique sur la désillusion ». *Cinq-Mars* est l'oraison funèbre de la noblesse ; *Stello*, le martyrologe du poète ; *Servitude* celui du soldat. Gentilhomme mécontent, poète

(1) Journal, 1832.

désenchanté, officier déçu, Vigny de sa propre expérience a fait une théorie. Ou plutôt il a cherché, comme dans ses poèmes, un cadre où situer sa propre pensée en la détachant de lui-même, pour lui donner, avec un sens plus général, plus de force et de portée. Ce romantique tourne vers le monde et la réalité le visage de sa muse. Et, sous la conduite du Docteur noir, elle parcourt l'histoire et la vie.

Nous comprenons qu'elle s'arrête au temps de la conjuration de Cinq-Mars. L'époque l'attire, ce règne mélancolique d'un fantôme de roi, que la politique ambitieuse d'un serviteur devenu le maître isole dans sa grandeur sans appui. Tous les soutiens du trône sont écartés, parce qu'ils partageraient la puissance du ministre, ou abattus parce qu'ils la menacent. Quelle occasion pour le Docteur noir de nous découvrir l'envers d'un grand homme et d'une grande œuvre, la bassesse de l'action politique et, derrière un Richelieu, un Père Joseph et un Laubardemont ! A côté d'eux, voici la noblesse sacrifiée : le vieux maréchal de Bassompierre, dernier survivant d'un règne où le gentilhomme était l'ami de son roi ; le jeune Cinq-Mars, image de l'ambition héroïque et folle. Voici de Thou, l'abnégation sublime ; Marie de Gonzague, le cœur de la femme, toujours si peu sûr et qui se joue si légèrement de notre destinée. Qu'importe dès lors la vérité historique ? La seule obligation du

romancier est de réaliser les personnages dans la plénitude de leur signification et de leur faire exprimer ainsi, mieux qu'ils ne l'ont fait peut-être au cours de leur existence réelle, la vérité humaine et supérieure que l'art doit dégager de la vie.

Tel est aussi l'esprit des trois nouvelles de *Stello.* Le poète, qui porte une bénédiction sur son nom, porte une malédiction sur sa vie. Sa destinée est d'être toujours méconnu et de toujours souffrir. Des trois formes possibles du pouvoir — monarchie absolue, monarchie parlementaire, république — la première l'ignore ou le craint, la seconde le dédaigne comme inutile, la troisième le hait comme supérieur. Le poète est un paria de la société. Il en est de même du soldat ; et c'est là l'idée du volume où Vigny voyait comme un troisième chant du douloureux poème, *Servitude et Grandeur militaires*. Oui, le monde est ainsi fait, que ceux qui devraient en être les héros glorieux y sont condamnés à l'abaissement et au martyre. Rien n'est plus beau que l'inspiration si ce n'est le sacrifice ; rien n'est plus grand que le poète, si ce n'est le soldat. Mais l'obéissance passive le livre en esclave au pouvoir qui en fait l'instrument de ses vengeances et de ses haines et le ravale au rôle de bourreau ou de gladiateur.

Souvenirs de servitude, sans doute ; souvenirs de grandeur aussi. Et cette grandeur sort de la servitude même. Elle se manifeste dans le dévouement du vieux

capitaine qui traîne à sa suite la malheureuse Laurette et dans l'héroïsme obscur de l'adjudant qui meurt victime de ses scrupules de service. Elle éclate dans la vie très noble et très humaine du capitaine Renaud, dans le silencieux sacrifice de sa mort. Lisons de près les trois nouvelles de *Stello :* elles exposent la misère du poète, mais elles sont toutes frémissantes du sentiment de sa grandeur. Et *Cinq-Mars*, plus encore qu'il ne peint les sanglantes actions du cardinal, éveille la sympathie pour ses victimes ; plus encore qu'il ne nous fait haïr les compromissions et les intrigues, il nous fait admirer la générosité et l'abnégation. Quelque chose de pur et de divin trahit ainsi le dessin de Stello jusque dans les tableaux du Docteur noir, et Vigny a réalisé le vœu confié à cette note qui projette sur une page du journal intime l'image même de son génie : « Si j'étais peintre, je voudrais être un Raphaël noir : forme angélique, couleur sombre » (1).

Ainsi, nous le voyons, son désenchantement ne l'a pas empêché de garder la foi qu'il pleure. Ne l'a-t-il pas confessé lui-même ? Il ne prétend « fouler aux pieds » que les grossières idoles de la société où s'est déformé son idéal. « J'élèverai sur ces débris, sur cette poussière, la sainte beauté de l'enthousiasme, de l'amour, de l'honneur, de la bonté, la miséricor-

(1) Journal, 1830.

dieuse et universelle indulgence, qui remet toutes les fautes, et d'autant plus étendue que l'intelligence est plus grande » (1). L'espoir du poète ne se retirait de notre triste monde que pour s'attacher aux idées qu'il y voit avilir, et son amour déçu retombait en reproches ; il se changeait en haine contre le Pouvoir, contre l'égoïsme, la vanité et le mensonge. Mais après les paroles de réprobation et de douleur, plus tard, la voix de Stello nous fera entendre le chant de l'amour et de l'enthousiasme.

(1) Journal 1833.

## III

Plus tard..... Maintenant elle se tait. Les contemporains d'Alfred de Vigny ne purent comprendre ce silence. La publication posthume et parcimonieuse du « Journal » et de quelques parties de la « Correspondance » nous éclaire cette retraite du poète et nous livre un précieux commentaire des rares poèmes où se concentra sa pensée. Nous voyons un désert s'élargir autour de cette vie et la reprendre à l'activité de sa production féconde. Les années ont passé : les amitiés se sont évanouies à l'horizon des jours, les premières ambitions pâlissent comme des souvenirs, l'amour n'a laissé que son ombre. La mélancolie de l'âge mûr plie maintenant sous le poids de la destinée. Nul divertissement ne viendra rompre désormais ce morne désespoir. Une première tentative d'Alfred de Vigny pour entrer dans la diplomatie, à sa sortie du régiment, a été infructueuse; la seconde, en 1848, ne réussira pas davantage. La maladie assombrit son foyer : celle de sa mère d'abord, puis

(1) Journal 1833.

de sa femme, et la sienne enfin, dévorante, implacable. Ce foyer est solitaire. Madame de Vigny, Anglaise éternellement dépaysée dans sa patrie d'adoption, dont elle parlait à peine la langue, n'était point une compagne pour son mari. La fortune, que sans doute le poète n'avait pas cherchée, mais qu'elle était venue lui offrir, n'entra jamais dans la maison où s'installaient seulement de nouvelles causes de tristesses. Vigny les regarda en face et leur opposa une gravité sereine. Il vit le plus souvent retiré dans son manoir du Maine Giraud. Il s'est aménagé une cellule en haut d'une tour. Là, quand tous les bruits de la terre sont éteints, quand le silence de la nature, autour du silence de la maison, l'isole comme au milieu d'une sombre mer, il veille.

Officier, il aimait déjà se dérober ainsi, dans les nuits, « au tumulte fatigant et vain des journées militaires ». Plus que jamais, la nuit lui est chère, la nuit qui égalise dans la trève de son repos les victoires et les défaites, les espérances et les désenchantements, et laisse règner sur le monde endormi la méditation souveraine. Alfred de Vigny ne commence à vivre que quand s'arrête autour de lui l'hostilité de la vie. Elle reprend avec le jour, et c'est pourquoi il redoute et maudit sa venue : ce poète n'aime pas l'aurore ! « Savez-vous rien de plus triste que l'affreuse aurore ?... Que de fois je lui ai fermé les rideaux les plus sombres avec indignation,

en rallumant les bougies qui ne prennent pas comme elle un air de gaieté indifférente » (1).

L'impulsion naturelle qui livre l'homme aux séductions de la vie n'a jamais jeté l'auteur des « Satires sombres » et des « Poèmes philosophiques » hors de son pensif désespoir. Déçu de bonne heure, il se détourna de l'action ; grave toujours, il ignora le plaisir. Devenu indifférent à l'une comme il était né insensible à l'autre, rien ne put éclairer sa morne vision de la destinée, et la retraite volontaire où il s'enferma lui parut bientôt un exil qu'il était de sa dignité de supporter sans se plaindre. La solitude, subie comme une expiation de la grandeur, puis acceptée comme une condition du génie, il la revendique maintenant avec une sorte d'orgueil douloureux et farouche : « Les animaux lâches vont par troupe. Le lion marche seul dans le désert. Qu'ainsi marche toujours le poète..... »

Cette solitude est peuplée d'idées. Il porte en lui de quoi créer un monde qui lui remplacerait celui d'où il est exilé. Mais l'art ne lui offre point la même ressource inépuisable qu'aux virtuoses. Il n'a pas la fécondité verbale. Toute l'activité de son esprit s'emploie à concevoir. Ramassée en elle-même, elle prodigue des sujets dont la réalisation ne la sollicite pas. Le poète s'épuise en une invention où

(1) Lettre à Mme Lachaud, 1855 (*Histoire d'une âme*, par G. Lachaud).

passe toute son énergie : il a cessé de créer. La période féconde est passée, celle où la pensée de Vigny s'accommodait encore de la réalité et se plaisait à y promener sa mélancolie sur les chemins de l'expérience et de l'histoire. Il avait goûté la volupté douloureuse de découvrir à sa tristesse des raisons éternelles dont les plus nobles destinées, depuis Moïse jusqu'à Chénier, et de Cinq-Mars au capitaine Renaud, lui présentaient les émouvantes images. La fiction même ne faisait que les transposer dans un monde idéal : Eloa est la sœur divine de tous ces héros de la terre. Immortelle histoire du génie, de l'abnégation, de l'amour ! Pourquoi la conter encore ? L'art ne peut toujours la recommencer ; pourtant elle recommence toujours. Cette vision monotone, uniforme de la vie, absorbe l'inspiration du poète. Ses idées brûlent comme des flambeaux impuissants dans les ténèbres. La nature ne le connaît pas. Elle n'a pour lui ni soutien, ni refuge. Dieu ne daigne pas l'entendre. Il n'attend rien du monde et sait que le monde n'attend rien de lui. D'autres tiennent avec éclat la place où à son heure il avait pu aspirer. Qu'importe ? Sa part est la plus belle. C'est le royaume du lion, le désert et le silence. « Le silence est la poésie même pour moi. »

Ecrire, ce serait se plaindre. Il ne se plaint pas,

(1) Journal, 1852 (Inédit cité par Dorison, *Alfred de Vigny*).

Il sait accepter la vie. Durant ses années d'armée, il a vu la résignation héroïque et compris la beauté du sacrifice, la grandeur qui s'élève du fond même de la servitude militaire. Il a vu le soldat, immobile dans sa consigne, résister à tous les courants qui peuvent emporter une âme à la dérive, et se tenir ferme et droit, sans humilité, sans faiblesse. Ce sentiment militaire et féodal séduit Vigny, officier et gentilhomme, et reçoit de sa pensée une signification plus profonde. Pour le chevalier qui en faisait la loi de sa vie, pour le soldat d'aujourd'hui qui lui soumet son destin, l'honneur n'est peut-être que la figure héroïque du devoir, façonnée par les siècles. Il parle et ses ordres ne se discutent pas. Leur autorité est absolue comme celle des dogmes, au delà desquels on ne remonte point. L'honneur est une religion, « religion secondaire qui s'accorde en tous points avec la religion chrétienne et avec ce que les autres ont de beau », car toute religion est destinée à unir les hommes dans une commune obéissance à une autorité supérieure et sacrée. Cette obéissance, Vigny la comprend. Sa pensée en approfondit les raisons, en étend la portée. Il sait que notre faiblesse vient de nos désirs et de nos espoirs. « L'espérance est la plus grande de nos folies. » Il rapporte à ses quatorze ans d'armée le meilleur de sa sagesse et de son courage. Il envie le mameluck dont l'éducation a retranché toute sensibilité et a fait l'homme le plus

énergique de la terre. Suppression de la sensibilité, soumission de la volonté à la raison, voilà bien l'idéal de la conduite. Voilà, après tout, ce que l'honneur enseigne. N'est-ce pas la doctrine même du stoïcisme ? Vigny est stoïcien. C'est par cette attitude inébranlable de l'âme, désenchantée et forte encore, qu'il arrête sa vie sur la pente où le désespoir le mènerait à la lâcheté, et l'intellectualisme à l'anarchie.

Deux siècles plus tôt, un autre penseur, gentilhomme comme lui, officier comme lui, avait, dans ses méditations solitaires, trouvé la même sauvegarde contre semblable danger. Descartes, voulant assurer la stabilité de sa vie, tandis que sa raison hardie tenterait une route inconnue, s'était lui aussi arrêté au stoïcisme, car il n'y a guère autre chose qu'un stoïcisme de gentilhomme dans les règles de sa « morale par provision ». Mais le cas est bien différent. Alors que Descartes, qui part plein de confiance et d'espoir vers un but dont la conquête lui livrera la connaissance de l'univers et la domination de la vie, ne demande au stoïcisme qu'un appui momentané et, en quelque sorte, une force d'attente, Vigny s'y arrête, au bout d'un long chemin tristement parcouru, comme à une station définitive où il trouvera la dignité et ce qu'on peut attendre de paix en ce monde. C'est pour lui un asile, une cellule : il y installe silencieusement son désespoir,

qui ne veut pas être consolé. « Les stoïciens sont doux et forts, bons et désespérés ». Stoïcien, Vigny aura la sagesse et le courage de regarder la vie en face, de voir la réalité telle qu'elle est, sans lui rien demander, sans peur, sans murmure.

Cette hautaine sérénité lui inspire les rares poèmes, chargés de pensées et mystérieusement beaux, que durant trente années son génie projeta d'un fond de silence, comme des fleurs lumineuses. La plus récente pièce des *Poèmes antiques et modernes* est datée de 1834; la dernière des *Destinées*, de 1863. Entre ces deux dates, onze poèmes, à peine quinze cents vers. Aussitôt nés, l'auteur, suivant sa propre expression, les faisait moines, et de la solitude de son âme les jetait dans la solitude du cloître. « Qu'ils soient imprimés ou non, que m'importe ? Mon cœur est un peu soulagé quand ils sont écrits. Tant de choses m'oppriment que je ne dis jamais! C'est une saignée pour moi que d'écrire quelque chose comme La Mort du Loup. » (1) Le poème, en effet, résume tout le stoïcisme des Destinées, son effort sans espoir et sa muette douleur. Quelle lugubre mélancolie dans le décor du drame! La solitude glacée d'un soir d'hiver, un sous-bois de sapins, et la lueur cuivrée de la lune sous la fumée des nuages ; des silhouettes de tours..... Et quel drame ! Les chasseurs en

(1) Lettre au marquis de la Grange, Correspondance, LXVIII.

quête, la piste découverte, les armes préparées et cachées, le cercle d'ennemis resserrant son approche et enfermant enfin ceux qui ne demandaient à leur retraite que de les garder, ignorés des faveurs et des haines : le père taciturne et résolu, la mère ennoblie d'une dignité tranquille, les petits insouciants et joyeux. Et voici l'heure de la grande épreuve. Le loup sait qu'il est perdu. Il saisit le chien le plus hardi, le plus proche, venge sur cet agresseur l'injure des autres, puis blessé, déchiré, sanglant, il regarde ses meurtriers

> Et sans daigner savoir comment il a péri,
> Refermant ses grands yeux, meurt sans jeter un cri.

Cette résignation muette, c'est pour Alfred de Vigny le refuge de nos chimères et la dignité de nos douleurs. Contre l'amour trahi, l'ambition déçue, la faillite de nos efforts, la détresse de notre foi, nous n'avons pas d'autre recours. Toute la sagesse est d'accepter la destinée et de se taire. Si la fatalité nous opprime, que l'orgueil nous redresse, et qu'une pudeur scelle nos lèvres sur les inutiles lamentations.

Alfred de Vigny semble parvenu à ce nihilisme pur où les pessimistes aboutissent inévitablement, à moins de se réfugier en Dieu. Un Pascal a pesé le néant de la vie, le peu que nous sommes sur terre et ce que nous y laissons ; mais il a trouvé le secret de notre grandeur au plus bas de notre misère, puisqu'elle

nous met au pied de la Croix. Alfred de Vigny se détourne de Dieu comme d'un souverain tyrannique :

> Gémir, pleurer, prier est également lâche.

Il ne lui reste plus alors qu'à « tresser de la paille dans sa prison », à jouer avec les idées et, s'il se peut, à en jouir « comme d'une tasse de thé. » Eh quoi ! Toute la philosophie du poète, tout l'effort de son âme « studieuse et pensive » ont-ils donc abouti à ce mandarinisme stérile ? Pénétrons plus avant dans ce cœur tourmenté, dans cette âme ombrageuse qui peut bien laisser surprendre ses mouvements divers et contradictoires, mais ne daignerait pas nous les expliquer et peut-être a renoncé à les comprendre. Assez longtemps cette fois les paroles de la morose raison couvrirent le chant du sentiment. Le poète a beau se soumettre, renoncer aux chimères : il sait pourtant qu'elles étaient belles et bonnes. Ce n'est pas de les méconnaître ou de les dédaigner qu'il y renonce : il les adore, et il accepte l'humaine destinée qui est de les adorer et de les perdre :

> Aimez ce que jamais on ne verra deux fois.

Avec quelle majesté pathétique l'âme du poète se ferme sur son deuil, pour s'ouvrir à la sympathie et à l'amour ! Sa pitié se détache de lui-même : elle se porte toute entière sur ses frères humains.

## IV

Durant trente années, nos faiblesses, nos misères, nos efforts, le secret de notre avenir obsèdent sa pensée et son cœur. Dans les « Destinées » que l'édition posthume appelle « Poèmes Philosophiques, » il voyait des « Poèmes humains » et il leur donnait comme épigraphe, si l'on en croit une note de son Journal, ce vers de l'un d'eux dont l'écho se prolonge à travers tous les autres :

> J'aime la majesté des souffrances humaines.

Jamais, en effet, poète n'embrassa d'un regard plus grave et plus tendre l'infélicité de la vie. Le monde mauvais lui importe moins que l'humanité malheureuse. Son pessimisme est par-dessus tout de la pitié. C'est la pitié qui lui avait inspiré déjà les plus beaux de ses premiers poèmes, lorsqu'il écoutait au fond de son propre cœur la plainte du génie solitaire, ou lorsqu'il nous montrait Eloa incapable de résister au Tentateur, dès qu'il revêt à ses yeux la séduction de la souffrance. Alfred de Vigny, après avoir élargi le sentiment de sa propre détresse, le dépassse et s'élève

jusqu'au sentiment de la détresse universelle. Toute l'humanité est malheureuse, perdue sur cette terre d'esclavage : c'est toute l'humanité qu'il faut plaindre.

Il la plaint dans sa volonté débile, toujours en lutte avec les « Esprits impassibles » (*Les Destinées*); — dans sa fragilité que dédaigne et que roule en ses métamorphoses l'inconsciente Nature (*La Maison du Berger*); — dans son impuissance à « accomplir ce qu'elle a commencé », à réaliser son idéal (*La Flûte*); — il la plaint d'être solitaire dans l'amour (*La Colère de Samson*); — et abandonnée par la Divinité (*Le Mont dcs Oliviers*); — d'être égarée en mer à la recherche d'une parcelle de vérité (*La Bouteille à la Mer*); il considère avec pitié, avec mépris, quels chefs s'offrent à la conduire, ou plutot s'emparent de la cité et l'exploitent au gré de leurs intérêts ou de leurs passions (*Les Oracles*). Il plaint l'humanité, mais il l'admire aussi, il la respecte, il l'aime. Car leur commune misère rapproche tous les hommes : il y a une fraternité de la douleur. Les compagnons d'infortune ne doivent-ils pas « avoir pitié les uns des autres et s'exhorter mutuellement à rendre paisible et plein d'amour leur irréparable désespoir ? »

Voilà qui laisse bien loin en arrière les vagues théories philantropiques où trop souvent se dissipe et s'évapore la religion de l'humanité. La vie d'Alfred de Vigny témoigne qu'il sut enfermer l'amour dans

le cercle des devoirs quotidiens et des dévouements difficiles. Il fut admirable de bonté, de douceur, de patience, de grâce généreuse dans son rôle de garde malade. Son cœur, trop réservé au goût de ceux qui n'y trouvaient point accès, cachait pour les rares amis des délicatesses exquises. « Vingt fois par heure je me dis : ceux que j'aime sont-ils contents ? Je pense à celui-là, à celle-ci que j'aime, à telle personne qui pleure. Vingt fois par heure je fais le tour de mon cœur. » (1) L'amour qui sait agir peut étendre à l'infini son action : il ne risque pas de s'y épuiser ni de s'y perdre. Alfred de Vigny éprouve devant les malheurs de l'espèce humaine « la passion que l'on met à combattre une maladie dans une personne qui nous est chère, à la voir revenir à la vie. » Il conçoit l'idée d'un roman, *L'Hospitalier et le Templier*, où il opposerait ces deux ordres, « l'un dévoué à l'humanité, l'autre à l'adoration mystique. » (2)

Vigny aime assez l'humanité pour travailler à « l'amélioration de ses destinées ». Et devant lui, pareille à la Béatrice du Dante — et aussi à l'Eurydice de Ballanche — Eva lui tend la main et guide ses pas. Car tous les sentiments du poète, sa pitié, son admiration et son amour, se concentrent sur la créature qui est la plus parfaite image de la frêle et vaillante humanité. Elle les lui renvoie

(1) Journal, 1843.
(2) Journal 1847.

comme un miroir, et, près d'elle, il échappe au mauvais enchantement de l'égoïsme. Elle est l'enthousiasme, elle est la foi, elle est la générosité et la tendresse. Sa pensée, plus encore que notre pensée, est mobile, incertaine ; son cœur, plus encore que notre cœur, reste désemparé sous les coups du sort. Mais cette pensée « a des bonds comme ceux des gazelles » ; ce cœur « vibre et résonne aux cris de l'opprimé ». Nous nous reconnaissons dans leur noblesse et leur faiblesse qui composent, avec la grâce des formes extérieures, l'objet précieux et éphémère auquel s'attachent éperdument nos éternels désirs de tendresse et de sacrifice.

L'amour et la pitié répandent leur chaleur sur ces poèmes, et ce n'est pas une des moindres beautés des « Destinées » que leur pathétique. Rien n'est plus émouvant que le tremblement d'une voix grave. Notre vie intérieure s'éveille au frémissement des pensées et des images. Certains vers de Vigny nous émeuvent par un sens caché qu'ils semblent garder pour nous ; et d'autres au contraire nous frappent par leur timbre impérieux : ils veulent être entendus de tous et de même façon par tous. Jamais notre détresse devant la splendeur des choses, la trahison des cœurs ou le silence de Dieu, n'a été révélée avec des mots si précis et si forts. Leur sincérité dédaigne les prestiges de l'éloquence ; elle garde une réserve dont quelque gaucherie accentue la candeur. Ni le

sentiment, ni la pensée, n'empruntent jamais le charme savant des longs voiles. Quels artifices égaleraient la noblesse incomparable de leur pudeur, la force et la grâce de leur nudité ? Oui, de voir ainsi à nu notre infortune et de savoir que nous la voyons, il nous vient une fierté qui nous élève au-dessus d'elle et nous la fait paraître plus émouvante. Dégagés de son étreinte, il nous suffit de la considérer d'un peu haut, d'un peu loin, pour percevoir enfin sa tragique beauté. Nous comprenons mieux toute la cruauté de la Nature, depuis que le poète l'a forcée à se trahir :

> Mon hiver prend vos morts comme son hécatombe ;
> Mon printemps ne sent pas vos adorations ?.....

Nos plus cruels désenchantements n'eussent pas porté cette implacable condamnation :

> Et plus ou moins la femme est toujours Dalila.

Les doutes les plus audacieux osent à peine avouer ce blasphème, où tremble le cri même de leur révolte :

> Le juste opposera le dédain à l'absence,
> Et ne répondra plus que par un froid silence
> Au silence éternel de la Divinité.

Il semble que l'âme s'ouvre brusquement et se referme, illuminée jusqu'en ses abîmes comme d'un éclair.

Tout est redevenu sombre, et nous regardons encore. Ou bien, au contraire, dans la nuit des heures douloureuses, passe une pure clarté : c'est, au moment où va sombrer le navire, le souvenir d'une fête à bord :

> Le soleil souriant dorait les voiles blanches ;

C'est, dans les ténèbres et dans les glaces de la Sibérie, l'aspiration de Wanda :

> L'ange de mort viendra nous prendre sur ses ailes
> Pour nous porter ensemble aux chaleurs du ciel b eu.

Et quelle victoire de l'esprit proclame ce vers, appliqué au journal de bord, qui pourrait être la devise des plus héroïques travaux humains :

> C'est la carte des flots faite dans la tempête.

Il y a toujours un contraste au fond de ce pathétique : contraste entre l'étendue de nos tristesses et la fragilité de nos joies, entre notre misère et nos espoirs, notre grandeur et notre infortune, et finalement entre l'admiration du poète et sa pitié. Par là le pathétique confine au sublime. C'est pourquoi il fait monter à nos yeux de si douces larmes. Quand nous les avons pleurées, notre vue éclaircie est plus sereine ; ce noble génie a exercé sur nous sa vertu purificatrice.

# V

Mais il l'a exercée aussi, et plus fortement, sur lui-même. A travers les doutes et les désenchantements du poète, nous n'avons jamais perdu la trace de son idéal. Il ne cessait point d'y croire ni de le poursuivre ; et sa foi se frayait un chemin avec effort. Elle s'arrêtait ou fléchissait, mais se redressait et reprenait sa route, non sans retomber encore. De là les contradictions qui tout d'abord nous déconcertent. Quand Alfred de Vigny fixe ses yeux sur l'Idée, cette vue le transporte, et ses paroles sont une louange. Dès que le choc du réel a blessé son cœur, les mots prennent sur ses lévres un accent d'anathème. C'est à la femme devinée, pressentie, à l'Éva de la *Maison du Berger* et de l'*Esprit pur* qu'il pense en écrivant dans son Journal : « Après avoir bien réfléchi sur la destinée des femmes dans tous les temps et chez toutes les nations, j'ai fini par penser que tout homme devrait dire à chaque femme au lieu de Bonjour : — Pardon ! Car les plus forts on fait la loi » (1) Et c'est aux femmes dont tous

(1) Journal, 1844.

les hommes ont souffert depuis la Dalila biblique, et avant elle sans doute, c'est à celles peut-être dont lui-même a souffert, qu'il lance les imprécations de la *Colère de Samson*. — C'est l'idée de l'homme d'État qu'il voudrait préciser et définir dans ce traité dont la conception a laissé une trace parmi ses notes : « Livre à faire dans la forme du *Prince* de Machiavel. Examiner les conditions nécessaires pour former l'homme d'État ; et établir que la souplesse de la parole, l'art d'arguer et de pétrir des paradoxes ne forment pas l'homme d'État ; qu'il faut une fermeté de conscience et de probité à toute épreuve, garantie par une vie irréprochable » (1). Mais que sont d'ordinaire les conducteurs de peuples, les conseillers des Rois, les maîtres éphémères de nos destinées ? La haine de leurs sophismes et de leur bassesse éclate à toutes les pages de *Cinq-Mars* et de *Servitude*, à chaque ligne de *Stello*, à chaque mot des *Oracles*. — Alfred de Vigny a le culte de la pensée et, par un suprême démenti, il en est venu, aux heures de lassitude et de découragement, à juger que cette pensée n'était qu'un divertissement de captif qui tresse de la paille.

Ne nous arrêtons pas à ces contradictions. Alfred de Vigny a écrit un jour : « On est longtemps à se rendre compte de son caractère et à s'expliquer le pourquoi de soi-même » (2). Et cette réflexion inter-

(1) Journal, 1839.
(2) Journal, 1844.

vient à propos d'une remarque saisissante qui nous livre peut-être tout son secret : « Ce qui fait ou ce qui se dit par moi ou par les autres m'a toujours été trop peu important..... Ce qui se rêve est tout pour moi..... L'imagination m'emporte vers des suppositions délicieuses et impossibles » (1). Nous comprenons dès lors l'instabilité orageuse de ses sentiments, qui tantôt s'élancent avec un chant vers ce qu'ils aiment, tantôt retombent déçus, — plaintifs ou grondants de colère. Nous comprenons aussi l'indétermination de sa pensée. La critique s'exposerait à des mécomptes, si elle voulait extraire de ses œuvres la « philosophie » d'Alfred de Vigny. Et sans doute en est-il ainsi de tous les poètes. Leur inspiration tour à tour les détache de la vie et les y abime. Elle métamorphose leurs idées en sentiments, et parfois leurs sentiments sublimés se refroidissent pour cristalliser en idées. On peut dire alors que le poète est un penseur, et c'est le cas de Vigny. Mais les fortes pensées des Poèmes et du Journal gardent leur allure ombrageuse et solitaire. En vain tenterions-nous de les réduire à l'unité harmonieuse d'un chœur ; elles ressemblent plutôt aux protagonistes du drame, dont chacun participe, de sa vie personnelle, à l'action qui les rapproche ou les oppose et les emporte au dénouement. Et c'est bien un drame en effet qui se déroule dans

(1) Journal, 1844.

l'âme de Vigny : le drame de sa vie et de sa pensée, une lutte et une victoire. Alfred de Vigny s'est élevé au dessus de la région où son idéalisme se sentait en exil. Par son effort continu, il s'est haussé lui-même jusqu'à l'objet de ses désirs et de ses rêves. Dans son dernier coup d'aile Stello échappe à l'étreinte du Docteur noir. Son chant va célébrer la gloire du poète.

Vigny croit au progrès. Il veut y croire. La religion de l'humanité, comme toutes les religions, exige un paradis. Celui-là n'est ni derrière nos pas, ni au-dessus de nos têtes. Il est devant nous et s'appelle l'avenir. Son mirage n'est peut-être que la projection de nos désirs ; mais le désir est créateur. Au bonheur chassé du présent, il ouvre une éternité de promesses. Si le ciel se ferme, la terre offre aux générations encore à naître des perspectives indéfinies. Le pessimisme d'Alfred de Vigny n'a dépassé, pour parler comme M. de Hartmann, que le deuxième stade de l'illusion. Nous comprenons qu'il n'ait pas franchi le dernier. Les philosophies de 1830 s'attachaient à ce dogme du progrès hérité du XVIII^e siècle. L'auteur des « Destinées » ressentit sans doute leur influence, mais elle n'était pas indispensable à son espoir, né de l'amour et de la pitié.

Un tel espoir d'ailleurs est bien différent de l'optimisme des Encyclopédistes. Si Alfred de Vigny garde leur confiance dans la raison, il ne partage

point leur tranquille impiété. Il n'a jamais senti cette allégresse de penser et d'agir, libre, indépendant, les yeux joyeusement fixés sur la tâche terrestre, l'esprit dégagé par les négations religieuses comme par de bienfaisantes simplifications. Avec les premiers symptômes du Romantisme et du mal du siècle, l'irréligion a perdu de sa solidité ; elle s'est amollie sous la rosée des larmes. Ceux-mêmes qui croient le ciel vide dresseront vers lui désormais leur angoisse ou leur colère, toutes tremblantes au fond d'un désir inavoué et d'une incompréhensible espérance. L'humanité est si malheureuse ! Serait-il possible qu'elle fût abandonnée, que Dieu n'existât pas ? S'il existe, pourquoi son éternel silence ? Nous voilà loin des Diderot et des Voltaire. Une telle disposition est essentiellement religieuse, et ce n'est pas un simple thème littéraire que la religion d'un Chateaubriand, d'un Lamartine, du Hugo des *Feuilles d'Automne*. Sainte-Beuve lui-même, — et c'est un signe du temps — fut touché. Alfred de Vigny, malgré ses réflexions d'athéisme désespéré ou révolté, ne diffère point des autres grandes âmes de l'époque. Un si fort sentiment de la détresse humaine, une si ardente aspiration vers l'avenir inconnu, impliquent ou entraînent, en dépit de toutes les formules négatives, quelque affirmation de la Puissance infinie. L'âme plie sous le fardeau, et se relève pour implorer du secours. Son tourment s'apaise dans une

attente. Elle est tout près de croire : elle désire, elle bénit, elle chérit la foi qui console. Et par dessus tout elle la respecte. Le XVIII[e] siècle méprisait les religions, où il ne voyait qu'imposture. Les Romantiques sont portés à les comprendre et à les aimer. Ils acceptent du moins le sens divin qui justifie à leurs yeux les dogmes et les rites. « Le symbole soutient l'esprit dans l'adoration, comme le chiffre dans le calcul » (1). Les méditations d'Alfred de Vigny l'avaient établi sur ces cimes où vivre c'est adorer. N'est-il pas naturel qu'il soit resté attaché dans sa vie, et surtout dans sa mort, à la lettre vénérable de l'antique croyance que tout le portait à respecter ? Il avait écrit sur un des feuillets de son Journal intime à la date de 1834 : « Un homme d'honneur. A sa mort, il regarde la croix avec respect, accomplit tous ses devoirs de chrétien comme une formule et meurt en silence ». Il n'a point changé, et c'est ainsi qu'il mourra. Mais sa pensée maintenant se repose dans sa propre lumière. Son idéalisme a enfin touché le faîte où il aspirait. Le poète de *La bouteille à la mer* et de *L'Esprit pur* a toujours aimé les idées. Il leur a dû la consolation des désenchantements dont elles étaient peut-être la cause ; il leur a été attaché ainsi par ses joies et par ses douleurs. Elles sont à la fin devenues pour lui plus réelles que tout ce qu'il

(1) Journal intime inédit, cité par Dorizon : *Alfred de Vigny.*

leur avait sacrifié, et sa foi a trouvé la récompense dans la victoire.

Le poète voit alors sous un autre jour son rôle et sa destinée. A la conception pessimiste qu'il avait exposée dans *Moïse* et dans *Stello*, il oppose une pensée plus sereine. Sa supériorité, qui lui apparaissait comme une cause de souffrance, lui découvre maintenant un privilège. Il domine la vie et contemple l'avenir. Il a conscience de sa force. Le rayonnement de la « puissance solitaire » a brisé le cercle où elle gémissait captive de sa grandeur comme d'un maléfice. Elle répand l'idée, l'idée immortelle, indestructible. Elle pressent sa propre royauté :

> Ton règne est arrivé, PUR ESPRIT, roi du monde !

De son premier chef d'œuvre, *Moïse*, à son dernier, *L'Esprit pur*, Alfred de Vigny a gravi lentement le chemin des hauteurs. Sous sa stoïque dignité, son âme n'a jamais cessé d'être humaine. Entre les rumeurs de la terre et le silence du ciel, elle n'a jamais cessé d'écouter les voix de l'honneur, de la pitié et de l'enthousiasme. Ses chants en gardent un caractère sacré.

Dans cette ascension, Alfred de Vigny a successivement touché les divers points où devait s'arrêter la poésie de son siècle. Ce Romantique de la première heure, ce frère des Sénancourt, des Châteaubriand et des Lamartine a inauguré le « poème » impersonnel. Quand le Romantisme voulut s'élargir et se transformer, il ne trouva rien de mieux que de revenir à la conception des « Poèmes Antiques et Modernes, » de reprendre ce cadre où la curiosité des temps et des lieux, le sens historique et le goût du pittoresque se concentraient en des fragments d'épopée. Le Hugo de la *Légende des Siècles* et l'auteur des *Poèmes barbares* sont à cet égard tributaires d'Alfred de Vigny ; et c'est tout dire. Il y a d'autre part dans *Les amants de Montmorency*, et ça et là dans *La Sauvage*, une note familière et réaliste qui annonce certains contemporains (1). Et tout poète philosophe relève des « Destinées » (2).

Vigny avait bien raison de dire en parlant de ses écrits : « L'idée est l'héroïne ». C'est l'unité de son génie, le principe de la beauté de son art. Quand ce n'est pas la pensée qui emporte l'expression, Vigny

(1) M. François Coppée, notamment.
(2) Avons-nous besoin de nommer M. Sully-Prudhomme ?

est inégal, imparfait. Il recherche les ornements, et trouve, hélas ! ceux que lui mettent en quelque sorte sous la main son éducation et l'influence de ses premières lectures. Il reste en lui quelque chose de la gaucherie de l'amateur. Mais l'idée rencontre parfois une image qui lui semblait prédestinée, et l'art du poète est alors souverain.

Ne nous étonnons pas que son vœu ait été exaucé :

Puissent mes destinées
Vous amener à moi, de dix en dix années...

En effet son inspiration, à force de sincérité, résume en elle tous les besoins, tous les désirs, tous les pressentiments de son siècle. A l'écart, il a suivi sa voie solitaire, et, comme un chemin de ronde silencieux aux pieds des remparts, elle lui a fait faire le tour de son temps. Son œuvre est un journal de route, le carnet de ses méditations ; et sa carrière n'a rien de celle d'un homme de lettres. Elle se déroule à nos yeux entre deux images. C'est d'abord celle du Lieutenant aux Mousquetaires rouges. La tête d'adolescent sort gracieuse du haut collet de l'uniforme. Une douceur enfantine hésite encore au coin de la bouche et des yeux. La gravité sourit d'être surprise sur un si jeune visage. Mais déjà elle se plaît parmi tant de candeur, où s'attarde étrangement le charme du XVIII$^{e}$ siècle..... Cinquante ans ont passé. La méditation a chassé le sourire, fixé la gravité,

ennobli la douceur. Ce profil de médaille, sous les cheveux lissés, a quelque chose d'auguste. Imaginons-le tel que l'a vu l'ami de ses derniers jours, « enveloppé d'un manteau romantique où il se drapait avec sa grâce noble mêlée d'une certaine raideur militaire, comme un général blessé dans son manteau de guerre. Aucune plainte ne s'échappait de ses lèvres pâles et l'on eût dit que l'Honneur, après la beauté de la vie, lui commandait de composer la beauté de la mort » (1). Ce fut la même beauté, et nous la retrouvons dans son œuvre : beauté de l'héroïsme silencieux, de la force dans la douceur, de la sérénité dans le désespoir, et de l'obstination qui finalement s'illumine. La même clarté qui se posa au sommet de l'œuvre d'Alfred de Vigny couronne sa figure dans notre souvenir.

(1) L. Ratisbonne. Introduction au *Journal d'un poète*.

IMPRIMERIE RENNAISE. — L. CAILLOT ET FILS

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ot
Date Due

10 MARS 1990

12 MARS 1990

a39003 003935896b

CE PQ 2474
.Z5R6 1907
COO ROZ, FIRMIN. ALFRED DE VI
ACC# 1228509

| | | | |
|---|---|---|---|
| | | | |
| | | | |
| | | | |
| | | | |
| | | | |
| | | | |
| | | | |
| | | | |
| | | | |
| | | | |
| | | | |